

Terre et bois (extrait)

Pierre DesRuisseaux

Volume 23, Number 5 (137), September–October 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29965ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

DesRuisseaux, P. (1981). Terre et bois (extrait). *Liberté*, 23(5), 41–44.

Terre et bois (extrait)

PIERRE DES RUISSEAUX *

Je guette l'aube.

Les grandes formes de l'aube

m'apprennent l'irréfutable :

« Des étoiles me montrent
ce vrai jour. »

Rien ne deviendra grand
où descendent les étoiles sous la pluie.

Les villes retentissent.

Des machines et des voitures
blotties dans le brouillard.

Il y a de la lumière
et encore l'horizon
dans l'air décollé.

* PIERRE DES RUISSEAUX a récemment publié, aux éditions Moebius-Triptyque, un ouvrage intitulé *Soliloques*.

Semblable au dénuement
le chemin immobile
 et profond se multiplie.

À travers l'horizon
des villages couchés

Est-ce ce très beau silence
qui frémit quand je marche ?

Passé l'herbe, rien
ni l'été ne persiste.

Pour tout un jour
j'appartiens à la chance
 posée sur les pierres.

« La chance que la nuit trouve
n'est plus que la nuit abolie
quand l'été aura passé. »

Le sol sommeille sous l'écorce.
Le sol n'a pas d'âge.

L'enfant et une maison circulent

Je franchis un air
 où personne ne s'agite
où une certitude me réunit

ailleurs.

Je regrette le silence.

Le profond silence
brûle dans l'ombre,
dans l'effacement de l'ombre.

Le silence défaille
et un cri est abîmé, pris au vent.

Je marche dans la cendre,
dans tout ce vent à l'abandon.

Longuement
je ne rejoins personne.

Si on m'écoute
même tourné vers moi
même pour ne plus me regarder

si on m'écoute
je me tairai.

Plutôt l'air
ce lieu empoudré
venu de soi
au-dessus de soi
de l'autre bord des voix tremblantes.

Plus fugace si le vent a dormi,
l'ambre et le grand temps
naissent d'une invisible écorce

À chaque distance
plus perdue qu'un bois tissé

à chaque jeunesse
un sentier

Il faut passer avec des gants
monter comme une balle
mais juste là, quand la lumière s'ouvre
quand la lumière si froide
atteint le plus beau chant.

Il y a une barque
 mais pas de monde.

Toute cette fenêtre regarde.
J'écoute des yeux,
de la mer, le vol éclaté des oiseaux.

Le vol du poème
jusqu'au cœur très dur, très tendre.

Il y aura des nuages,
des lieux éloignés de chaque branche.

On respirera l'air pesant.

L'herbe la plus pesante
gravira encore l'air,
 la côte si usée.